

Camille Nevers

GINÉMA



Le film s'approche du langage secret des banques privées. PHOTO NEXT FILM DISTRIBUTION

«Azor», contes en banque argentins

Entre trafic d'affaires et abus de pouvoir sur fond de dictature, le premier long métrage d'Andreas Fontana reconstitue minutieusement l'univers sauvage et feutré de l'élite argentine des années 80.

Dans l'Argentine, il y a «argent». *Azor* est cette fiction qui tourne autour des deux termes : concrètement, le pays sous dictature au tournant des années 80, abstraitement, le système capitaliste (et les banques suisses) qui l'appuie, par complicité géopolitique. Sous l'égide de Borges, le premier long métrage du Suisso-Argentin Andreas Fontana se présente sous forme d'énigme, de jeux de mots, de message chiffré. C'est une mise en scène à même de suivre et décrire trafics d'affaires et inventaires tortionnaires, codes de la finance sur fond de junte militaire. C'est un film périlleux sur l'ennui, qui s'approche sans chercher à le percer le langage secret des banques privées et des colons, des propriétaires terriens et des spéculateurs, la langue des affairistes, des ecclésiastiques, à chacun son pouvoir et son autorité.

Lymphatiques. *Azor* est un film mystérieux sur un secret qui n'existe pas. Seul son langage existe, et son milieu. C'est le langage d'un secret bien gardé mais creux, un code qu'on se reflète sur le ton de confiance, celui des privilégiés entre

eux. Or ce langage est fait autant des regards et des non-dits que de paroles contrefaites aux menaces à peine masquées – mais, elles, très réelles. *Azor* tourne autour du mystère d'une «disparition» dans un pays dont le terrorisme d'Etat fit sa spécialité sinistre. Cette disparition inaugurale est celle de Keys, le personnage central. Central parce que tout le monde en parle et qu'on ne le verra pas – à la seule exception de l'ouverture muette, qui pose l'atmosphère du monde comme «jungle», mais une jungle sous serre, civilisée et sèche. On ne verra de Keys que ses fréquentations, ses lieux et objets familiers, que reparcourt son associé et successeur répondant au nom de Yvan De Wiel, héros terne qui débarque à Buenos Aires avec sa femme pour reprendre les affaires là où le disparu les avait laissées. *Azor* reconstitue, dans ce milieu capté en quasi-huis clos, la caste des nantis et des privilégiés, l'Argentine de la dictature, le trafic d'influence d'aventuriers de la banque, colonisateurs pour qui, pendant la terreur, les affaires continuent. Portrait de la barbarie à barbe et à smoking, à moins qu'elle n'ait le visage glabre du financier, du prêtre, ou d'une femme qui se barbe. Tout passe par la langue et les lieux pour dire le milieu, sa clôture sur lui-même.

En suivant la fausse nonchalance des hommes de pouvoir lymphatiques, l'espace résonne d'une langue sibylline qui construit une fiction de la dictature argentine. Parfois les dialogues se chevauchent d'une même insignifiance, le sens, anecdotique et précis, se brouille. Dans

des salons au luxe passé, des salonnards sans âge se traînent, petit milieu entre quatre murs, faisant mine de vouloir résoudre l'énigme qu'ils ont créée à dessein, ce code pour couvrir leurs intérêts. La langue maquille l'absence de secret, l'évidence obscène. L'essentiel est de parler la même langue de reconnaissance de caste, l'élite passe son temps à décoder le code.

Bête féroce. «Azor», nom de code pour dire «taïs-toi», «fais attention à ce que tu dis», «C'est le mot de passe pour dire de «tenir sa langue», comme on tient son rang. De même, «Lazaro» est le mot de l'énigme écrit sur le calepin de Keys disparu. Tous deux – «Lazaro» et «Azor» – forment presque une anagramme repliée sur son allitération mate, ouvrant et refermant le film d'un même sourire de bête féroce. Fontana filme les détails et les vides, les obscures politesses de ce «milieu», employé aussi pour dire la pègre. Et c'est de la nature même de ce que l'on voit d'être feutré, comme l'univers sanguinaire des colonies est feutré, comme certains beaux films de Duras ou d'Oliveira peuvent l'être, comme le monde des diplomates et des aventuriers de salon. Sauvage et feutré, parlant les mots de la mondanité, d'un monde hors-sol qui se cogne à sa propre irréalité. «Je m'ennuie tellement vous ne pouvez pas savoir. C'est une punition de Dieu.»

CAMILLE NEVERS

AZOR de ANDREAS FONTANA avec Fabrizio Rongione, Stéphanie Cléau, Carmen Iriondo... (1 h 40).